

Jaune et blanc

Les nouvelles du recueil *Les aurores montréalaises* ont toutes pour théâtre la ville de Montréal. L'auteure se plaît à y mettre ses personnages en situation de découverte, de changement. Elle dépeint avec une grande sensibilité le rapport à l'étranger, la rencontre de façons de faire différentes, tout en mettant en relief leur dimension comique et tragique. Ainsi en est-il de la nouvelle *Jaune et blanc*, dans laquelle une jeune Asiatique immigrée à Montréal écrit à sa grand-mère pour lui faire part des impressions qu'elle a ressenties depuis son arrivée en terre étrangère.

À Ying Chen¹

Tu avais raison, grand-mère, les lieux sont des miroirs poreux qui gardent les traces de tout ce que nous sommes. Lorsque nous regardions ensemble les jardins de l'autre côté du Huangpu, à Shanghai, je ne voyais de mes yeux trop
5 jeunes que des paysans et des platanes agités par le vent, alors que tes yeux à toi plongeaient sous les arbres et les humains affairés et ramenaient à la surface des images invisibles.

Je sais maintenant que tous les lieux parlent, grand-mère, les jardins et les rues de Shanghai, les tramways et les autobus, les maisons et les montagnes, et
10 même les magasins.

C'est un magasin qui m'a révélé ce que serait ma vie à Montréal, un magasin semblable à un archipel aux îlots surpeuplés, dont les foules denses sont for-

1. Ying Chen: romancière, poète et essayiste originaire de Shangai. Elle s'est installée au Québec en 1989, à l'âge de 28 ans.

Jaune et blanc *(suite)*

Manuel A,
Corpus de textes, pages 177 à 180

mées d'objets plutôt que d'êtres vivants, un magasin au nom étrange qui ne fournit aucun indice sur son contenu : Canadian Tire.

15 Je plantais des dahlias dans le jardin de mon nouveau propriétaire, et je voulais les soutenir avec un tuteur. Je suis entrée dans ce Canadian Tire pour acheter rapidement un morceau de broche ou de bois, et je n'en suis sortie que trois heures plus tard, l'esprit ployant sous l'encombrement et les mains vides.

Les choses de ce magasin, grand-mère, courent à perte de vue dans des allées
20 plus larges que des ruelles et grimperaient jusqu'au ciel si le plafond ne venait interrompre leur escalade. Elles sont rouges, grises, jaunes, vertes, grandes, petites, allongées, rondes ou rectangulaires, et pourtant on dirait qu'elles se ressemblent toutes, et plus le regard cherche à les distinguer les unes des autres, plus elles se multiplient et se dérobent et se fondent à l'infini en un seul objet monstrueux,
25 aux parties innombrables et à l'usage mystérieux.

J'ai tenté d'avancer dans ce magasin comme je l'aurais fait dans la rue Nanjing au milieu d'une cohue. Mais comment avancer lorsqu'il n'y a aucun repère, comment savoir dans quelle direction porter ses pas ? Alors je suis restée immobile, le cœur serré par l'effroi, pendant que les clients affluaient à l'intérieur, me
30 contournaient sans me voir, fonçaient avec détermination là où il leur fallait aller, là où les attendaient une destination et un objet précis. Je n'ai jamais connu d'angoisse plus grande qu'à ce moment-là, grand-mère, à ce moment où Montréal m'est apparu comme une énigme indéchiffrable dont les clés et les codes pour survivre m'échapperaient à jamais.

Jaune et blanc *(suite)*

Manuel A,
Corpus de textes, pages 177 à 180

35 Ma détresse n'est pas demeurée inaperçue, puisqu'un homme s'est approché de moi et m'a demandé en anglais, avec un accent français, s'il pouvait m'aider. Je lui ai répondu en français, qui est la seule langue d'Amérique du Nord que je connaisse, mais aucune langue à cet instant n'avait d'utilité pour décrire un objet dont j'ignorais le nom, et lorsque je lui ai dit avec affolement « non merci »,
40 il a interprété malheureusement ces mots comme une invitation à m'abandonner sur-le-champ, au lieu d'y voir une formule préliminaire de politesse et un appel au secours.

Le secours ne viendrait plus de nulle part. J'ai fait quelques pas dans n'importe quelle direction, et moi qui ne sais pas nager, grand-mère, je me suis enfoncée
45 dans cette mer solide et insondable jusqu'à ce qu'elle se referme complètement sur moi. J'ai affronté minutieusement chacun de ces objets sophistiqués, ouvragés par des mains d'artistes ou de robots, j'ai interrogé un à un les morceaux de métal et de substance colorée pour tenter de déceler à quelle partie de la maison ou de l'existence ils pouvaient se rattacher. À un certain moment, j'ai reconnu
50 des couteaux. Il y en avait cent vingt-neuf, de formes et de dimensions différentes, et j'ai pensé avec terreur qu'il existait dans ce fabuleux pays cent vingt-neuf façons de découper, et que je n'en connaissais qu'une. Un peu plus loin, j'ai rencontré soixante-trois plats aux profondeurs variables dans lesquels je n'aurais su s'il fallait mettre du riz ou des clous. Soudain, encore plus loin, j'ai
55 vu des pelles. Des pelles, grand-mère, des sœurs familières de celles que nos paysans enfonçaient dans la terre de l'autre côté du Huangpu, et je me suis pré-

Jaune et blanc *(suite)*

Manuel A,
Corpus de textes, pages 177 à 180

cipitée vers elles, car où il y avait des pelles il y aurait peut-être de la broche ou du bois pour mes fleurs, pour mes pauvres dahlias que le flot des choses sans nom commençait à entraîner dans l'oubli.

60 Je n'ai pas trouvé de broche ou de bois, mais j'ai trouvé quarante-neuf sortes de pelles, et dix-huit sortes d'un gros outil appelé *Weed Eater*², une chose démesurée enveloppée dans du plastique et perchée au-dessus des allées comme un roi aux pouvoirs obscurs.

C'est ainsi, grand-mère, que s'est déroulée mon initiation à la vie montréalaise, cet automne presque lointain où j'étais encore un arbuste chinois fraîchement transplanté en Amérique du Nord.

Depuis, le Saint-Laurent m'est devenu aussi familier que le Huangpu et mes promenades dans la rue Saint-Denis ont l'aisance de celles qui m'entraînaient dans le Bund avec toi. Depuis, j'ai aussi compris à quel point Montréal était
70 contenu dans ce magasin qui m'a tant effrayée, ce magasin aux utilités et au superflu confondus.

Le foisonnement, grand-mère, fait maintenant partie de mon environnement quotidien. Il existe ici tant de vêtements aux lignes et aux couleurs disparates, tant de lieux possibles où les acheter, tant de façons complexes de revêtir une
75 seconde peau qui transforme l'apparence, que j'ai cru longtemps que je n'arriverais jamais à choisir une jupe. Il existe tant de spectacles et de restaurants, tant de saveurs de glace – mais pas de glace aux haricots –, tant de voitures et d'objets

2. *Weed Eater* (marque de commerce) : taille-bordures.

Jaune et blanc *(suite)*

Manuel A,
Corpus de textes, pages 177 à 180

à vendre et à regarder. Le foisonnement, maintenant, ne me fait plus peur, et le trop-plein et le vide fatalement se rejoignent. Il naît et il meurt constamment
80 tant d'informations dans les journaux et à la télévision que je me sens parfois comme en Chine où aucune information ne circulait, ramenée à une disette qui m'empêche de comprendre le monde.

Je ne dis plus : «non merci» pour signifier : «oui s'il vous plaît». Tout doit être exprimé avec force et clarté, ici, et les gestes et les mots suivent une ligne
85 droite rapide qui exclut la poésie du non-dit. J'arrive maintenant à embrasser les amis québécois qui m'embrassent, puisqu'il n'y a que cette étreinte excessive pour les convaincre de ma réelle affection.

Dans ce magasin où un francophone s'est adressé à moi en anglais, il y avait aussi le reflet de ce terrain mouvant où se côtoient les langues d'ici, le reflet de
90 ce combat très courtois que les francophones de Montréal rêvent de remporter sans combattre. Je parle mieux français chaque jour, mais chaque jour, je sens leur méfiance. Je reste une ombre légère en retrait. Ils sont les seuls à pouvoir se libérer de leur méfiance, les seuls à pouvoir conquérir le sol qui leur appartient déjà.

95 Je suis maintenant seule, grand-mère, comme un vrai être humain. Personne ne me dit où me diriger dans les allées des magasins et les sentiers de la vie, personne ne pose sa main protectrice sur mon épaule pour approuver ou nier mes choix. Je vais, comme les clients de Canadian Tire, directement où je crois qu'il me faut aller, sans attendre de soutien, j'ai le pouvoir de traverser les étalages

Jaune et blanc *(suite)*

Manuel A,
Corpus de textes, pages 177 à 180

100 surabondants sans rien acheter. Ce n'est pas facile de comprendre tout à coup ce qu'est la liberté, la douloureuse et magnifique liberté.

Depuis, la Chine a changé elle aussi, je le lis parmi toutes les informations qui m'encerclent ici. Je sais que les Chinois boivent de plus en plus de bière, ont de moins en moins de chiens, je sais que le désir d'argent a répandu partout sa
105 frénésie, jusque dans les couches les plus irréductibles du parti. Je sais que Shanghai s'agite sous les grues des constructeurs, dans le sillon des périphériques modernes, et que Pudong, avec ses tours et ses gratte-ciel financiers, a effacé les platanes et les paysans enfonçant dans les jardins leurs pelles millénaires, a effacé de l'autre côté du Huangpu les images qui naissaient sous tes yeux. Peut-être qu'un
110 jour il n'y aura plus de différence entre être un Chinois et être un Nord-Américain.

Depuis, surtout, la vie s'est retirée lentement de toi, grand-mère, et tu ne vois ni n'entends plus les mots que l'on projette autour de toi. Les mots entre nous n'ont jamais été nécessaires, et ceux-ci trouveront leur chemin pour t'atteindre. Je veux te rassurer sur le sort de ta petite, avant que Seigneur Nilou³
115 ne t'attire tout à fait dans son royaume. J'ai trouvé mon lieu, grand-mère, celui au centre de moi qui donne la solidité pour avancer, j'ai trouvé mon milieu.

Monique PROULX, « Jaune et blanc », *Les aurores montréalaises*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 1997, p. 53-57.

3. Seigneur Nilou : roi du royaume des morts, dans la culture chinoise.